

l'italien et le russe ; malheureusement, ce fut sous sa direction que les secours de Venise vinrent à manquer complètement, car la Banque de la République avait fait faillite, en 1797, après l'arrivée des Français. Alors, la ville de Janina reconnut l'école comme établissement public, et conserva le professeur Psalidas pendant quatre ans, en lui payant ses appointements. Pendant ce temps, Psalidas exerça sur le tyran Ali-Pacha, de Tépéleni, une grande influence ; il entretint, à partir de 1802, une correspondance suivie avec Zoé Caplanis, son compatriote, négociant très distingué qui commerçait à Nijni-Novgorod. C'est alors que ce généreux Épirote vint au secours de l'école en lui léguant, par son testament, en 1805, une somme de 170,000 thalers russes. Aussi, l'établissement, portant le nom du nouveau donateur, fut-il reconnu par un sigillum, *École patriarcale et publique* de Janina ; elle fut dotée d'une riche bibliothèque. Athanase Psalidas, disciple de Kant, digne rival de Balanos, professeur aussi savant que renommé, garda la direction jusqu'en 1820. Il voulait que toutes les leçons fussent faites en grec moderne ; il composa toute une série d'ouvrages philosophiques¹ ; mais il s'occupait surtout des sciences exactes. C'est Psalidas qui le premier fit, en 1796, un cours public de physique accompagné d'expériences, et établit l'enseignement du latin².

Ainsi donc il ne resta que deux écoles rivales, celle de Balanos et celle de Psalidas. Les professeurs et les élèves discutaient avec ardeur, ce qui entretenait une certaine concurrence et une vive émulation. Cependant, pour

1. Zaviras, N. Έλλ., p. 188.

2. Crinos, Έστια, revue hebdomadaire. Athènes, 1879, in-4^o, n^o 167, p. 147.

